

MAŁGORZATA KAMECKA

**Les narrations identitaires des Français issus de l'immigration
maghrébine à la lumière de
*Génération Beurs. Français à part entière***

The point of departure of the book analysed in the article, Génération Beurs. Français à part entière (2003) was the twentieth anniversary of the so-called Marche des Beurs of 1983, the participants of which, for the first time so audibly, opt for equality and protest against racism. On the basis of the testimonies of the participants in the march and people remembering those events included in the book, the author of this article poses questions referring to the way the French of immigrant environments define and build their identity. The article also analyzes questions raised by the authors of the testimonies, such as: childhood memories, the way they are perceived by the French, the aftereffect of the Marche des Beurs as it can be experienced years later, as well as the vision of future multicultural France. The statements included in Génération Beurs compose an emotional image of a history based on its participants' personal experience. They have become an important element integrating identity and a testimony of individual and collective memory.

À l'origine de la publication du livre *Génération Beurs. Français à part entière* se trouve, comme expliquent ses auteurs¹, l'idée de revenir aux événements de la marche, dite la *Marche des Beurs* dont on commémorait le vingtième anniversaire en 2003. Le 15 octobre 1983, suite aux affrontements avec la police dans la banlieue lyonnaise, part spontanément de Marseille la Marche pour l'égalité et contre le racisme. Les participants souhaitent aller jusqu'à Paris afin d'y articuler des messages égalitaires et pacifistes et d'exprimer leurs aspirations citoyennes, leur volonté d'être intégrés dans la société française et d'être reconnus comme Français à part entière².

Introduction

Vu le vingtième anniversaire qui a rappelé à l'opinion publique le poids des événements liés aux problèmes de la « communauté beure », les auteurs du livre ont

¹ Le livre est conçu selon l'idée originale de Nora Barsali. En 2005, N. Barsali mène une étude qualitative avec le chercheur Olivier Noël sur les discriminations envers les jeunes issus des minorités visibles, ce qui la conduit à entrer comme conseillère dans deux cabinets ministériels de 2005 à 2008. À présent, elle conseille des entreprises en communication sociale. Barsali mentionne aussi la deuxième raison qui l'a poussée à élaborer « Génération... » : c'est en 2003 aussi, qu'elle a vécu, pour la première fois de sa vie, la discrimination : http://www.pourlegalitefemmeshommes.fr/fileadmin/guide-Egalite-FH_2011.pdf.

² L'arrivée à Paris, le 3 décembre 1983, est un triomphe : ce sont 100 000 personnes qui rejoignent le mouvement ; les initiateurs de la Marche sont reçus à l'Élysée. Cette première marche est suivie par d'autres.

choisi de faire entendre les voix de représentants de ce groupe, acteurs ou témoins de la Marche des Beurs. Ainsi, Nora Barsali et François-Xavier Freland présentent une galerie de vingt et un portraits intimes de personnes qui ont réussi. Parmi les témoins, nous retrouvons des politiques, des cadres, des journalistes, des artistes, un sportif et une coiffeuse. Les lecteurs accèdent, en effet, à leurs récits de vie en prenant connaissance des points de vue différents qui permettent de mieux appréhender leurs conditions de vie et les crises que traverse la société française.

Les témoignages recueillis par Barsali et Freland montrent les difficultés d'intégration, non pas des nouveaux immigrants, mais de leurs enfants et petits-enfants ; difficultés étonnantes, puisque ce sont des Français (Schnapper, 1992 :11-12). Dès le début de l'ouvrage, les lecteurs se sentent confrontés à l'expression de la fracture identitaire des Beurs que N. Barsali définit en constatant qu'ils « *souffrent d'une diabolisation qui au mieux leur interdit de jouir pleinement de leur citoyenneté, au pire les retranche dans une crise identitaire "schizophrénique"* »³.

Si on aborde le thème de l'immigration et la problématique postcoloniale en France, consacrer une réflexion à ces Français « *en mal de représentativité* » nous paraît judicieux (Leveau, Schnapper, 1987 : 510-523). Pouvoir accéder à leurs histoires individuelles s'inscrit dans la démarche qui nous est particulièrement proche, celle de Pierre Nora, qui attribue un grand rôle à la mémoire et aux témoins. Ceux-ci, à l'instar des historiens, peuvent, gérer le passé et avoir droit à articuler leur message (Nora, 1984). Ces mémoires individuelles, que l'historien perçoit comme « *souvenirs d'une expérience vécue* » relèvent, en quelque sorte, du magique et, par leur caractère affectif, émotionnel et personnel, contribuent à renforcer la solidarité identitaire. Si on admet cette perspective-là, la mémoire singularise et particularise. Nous considérons la démarche de l'historien comme extrêmement importante, surtout du point de vue des sociétés d'aujourd'hui, très souvent en quête de leur identité (Marc, 2016 : 28-36).

Comme la lecture des témoignages récoltés nous fait réfléchir sur la condition de la communauté issue de l'immigration maghrébine, notre analyse s'articulera alors autour des questions suivantes : comment les auteurs de témoignages s'expriment-ils sur leur identité ? Quels souvenirs gardent-ils des années de leur enfance et adolescence ? Quel bilan font-ils de la Marche des Beurs de 1983 ? Que pensent-ils de leur intégration et de l'avenir de la France multiculturelle ?⁴

S'il s'agit de la forme des récits, il faudrait noter, de façon générale, deux attitudes de la part des personnes interrogées : les unes ont encouragé cette initiative et se sont exprimées de façon très ouverte, d'autres, par contre, se sont confiées avec plus de réticence et de discrétion.

³ La multiplicité des termes utilisés pour désigner les beurs semble, elle, confirmer le malaise ressenti en France pour les définir : beurettes, jeunes des « quartiers », descendants des immigrés, Français issus de l'immigration, Franco-Maghrébins, Arabes, Nord-Africains, Maghrébins (Génération, 2003 : 5-6).

⁴ <http://www.franceculture.fr/oeuvre-generations-beurs-francais-a-part-entiere-de-nora-barsali>.

Définir son identité

Parler des groupes issus de l'immigration nécessite forcément une réflexion sur leur problème identitaire. « *L'identité personnelle, qui peut sembler être une notion simple et évidente, se révèle à l'analyse un phénomène complexe et multidimensionnel* », affirme, à juste titre, Édmond Marc (Marc, 2016 : 28). En ce qui concerne la définition de leur identité, les témoins parlent d'une voix unanime. En tant que Français, ils n'oublient pas leurs racines et affirment la richesse de leur double identité. Tel est, par exemple, le cas de Nadya Ben Salah, coiffeuse, fière de son origine algérienne et de sa double appartenance. Aussi française que les Français de souche, elle se sent parfaitement « *à sa place* » en France. Cependant, ce sont les autres qui ne l'intègrent pas (*Génération*s, 2003 : 54). La référence au regard des autres se manifeste aussi dans le témoignage de Malik Faraoun (comédien) :

Je suis Français issu de deux cultures. Jusqu'à mon entrée à la Comédie Française, je me considérais comme Français. Point. Puis, cantonné dans des rôles de Méditerranéen [...], j'ai commencé à m'interroger sur mon identité. Les autres me renvoyaient une image de moi qui ne m'appartenait pas, qui n'était pas moi (*Génération*s, 2003 : 84).

Pour Malek Brahimi (artiste), c'est son lieu de naissance qui lui donne sa marque identitaire : « *Je ne suis pas Français, je suis marseillais, ça veut dire méditerranéen avant tout* » (*Génération*s, 2003 : 66). Quant à Nadia Samir (comédienne), elle souligne sa triple appartenance : « *Je suis Française et je le revendique. J'ai trois patries : je suis française, bretonne et algérienne. Je suis une fille d'Algérie et une femme de France* » (*Génération*s, 2003 : 111).

Ce qui ressort de tous les textes, c'est la volonté de préserver son bagage culturel d'origine. Yamina Benguigi, qui grandit à Lille dans les années 1960, dans une famille algérienne traditionnelle, avoue que les principes du modèle d'éducation de son père visaient surtout à « *ne pas faire de ses enfants des petits Français* »⁵ :

On a été élevés dans le sentiment anti-Français, il [le père-M.K.] ne voulait pas qu'on s'attache à ce pays car, dans sa tête, il était clair qu'on retournerait un jour ou l'autre en Algérie [...]. La chance de mon éducation [...] c'est que nous avons été élevés dans la dignité et la fierté d'être arabes, musulmans, et pas comme des fils d'immigrés (*Génération*s, 2003 : 47).

Le foyer familial de Yamina, ce cœur de la vie sociale et culturelle, était un réel espace de la transmission des valeurs algériennes (*Génération*s, 2003 : 47). Dans le récit de Magyd Cherfi, auteur des textes de Zebda, à part l'expression explicite de la fierté de ses origines (*Génération*s, 2003 : 72), on remarque aussi la même fierté d'être

⁵ L'attitude du père de Yamina n'est pas étonnante vu le passé et les raisons pour lesquelles la famille s'est installée en France dans les années 1950. Yamina Benguigi est née en 1955 à Lille. Comme son père était l'un des responsables clandestins du Mouvement National Algérien, il est à ce titre assigné à résidence en Picardie, détenu pour avoir organisé des grèves insurrectionnelles. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Yamina_Benguigi)

« arabe » lorsqu'il mentionne une fascination manifeste des habitudes et de la culture arabes chez les Français qui habitaient le même quartier.

Le quotidien de l'enfance et de l'adolescence

Pour certains, les souvenirs de leur jeunesse sont avant tout liés à la ségrégation spatiale entre leur quartier, le quartier où ils habitent et ce qu'ils appellent « le territoire de la France ». Cette division entre « chez nous » et « en France » se fait remarquer dans les propos de Cherfi, cité ci-dessus, quand il se rappelle son enfance des années 1970 à Toulouse :

Quand on sortait du campement, on entrait en France [...]. On entrait dans un espace interdit où on était indésirables. On sortait toujours en bandes (*Génération*s, 2003 : 71).

Il apparaît quand même, à la lecture du témoignage d'Abdel Aïssou, qu'on pourrait aussi percevoir cette ségrégation plutôt dans son contexte social et économique qu'ethnique :

En face de chez nous se trouvaient des immeubles pour les classes moyennes. On n'y allait pas, on sentait confusément qu'on n'y avait pas notre place (*Génération*s, 2003 : 25).

Si Abdel Aïssou compare son enfance prolétaire à « celle d'un prolétaire français de souche », il met visiblement l'accent non seulement sur les différences mais aussi sur les ressemblances entre les enfants d'immigrés et ceux des Français. En effet, le désir de sortir de sa condition ne résultait pas de la haine d'un milieu, au contraire, il était fondé sur l'idée de la reconnaissance sociale, les aspirations d'un « enfant d'ouvrier voulant rêver plus haut, voulant atteindre plus » (*Génération*s, 2003 : 25). Les auteurs de plusieurs narrations soulèvent cet aspect matériel de l'enfance, la modestie de leur existence quotidienne et le désir d'évasion qui l'accompagnait (*Génération*s, 2003 : 119).

Quand Nadia Amiri (chercheuse en sociologie) revient aux années de son enfance passée dans une HLM où il y avait des Bretons, des Italiens, des Espagnols, on retrouve dans ses propos l'atmosphère d'une certaine complicité, voire solidarité, qui unissait les habitants :

Ma mère faisait le couscous pour tout l'escalier ; on allait manger des crêpes chez la Bretonne. Ce qui unissait l'escalier de l'immeuble, c'était l'origine sociale modeste de chacun de nous (*Génération*s, 2003 : 36).

Dans les narrations en question, il ne manque pas les scènes de famille, très suggestives, liées à l'étape scolaire des jeunes, où apparaît la figure d'un père, souvent autoritaire, mais soucieux de l'avenir de ses enfants et conscient du rôle social de la bonne éducation :

Dès qu'on avait une note en dessous de 15, on était punis. Mon père nous faisait apprendre des pages entières du dictionnaire. Avec lui, il n'y avait que l'école qui comptait, l'école, les bons résultats. [...] On n'avait pas le droit de sortir, le père trouvait les Algériens mal élevés, affirme Chafia Amarouche (*Génération*s, 2003 : 32).

Le père de Yamina Benguigui s'occupait personnellement de faire répéter les leçons à ses enfants, de leur apprendre l'arabe et l'anglais (*Génération*, 2003 : 47). Plusieurs récits confirment, d'ailleurs, la thèse que le succès scolaire commence par l'attitude des parents. En effet, dans la promotion sociale des enfants, restent décisives l'influence et la détermination des parents, le parcours scolaire de Magyd Cherfi en est une parfaite illustration. Sa mère, qui ne voulait pas que son fils devienne maçon comme son père, faisait de grands efforts au nom de la réussite de ses enfants : elle payait les cours de rattrapage privés, contactait les éducateurs sociaux, s'obligeait à parler en français (*Génération*, 2003 : 72).

La communauté maghrébine perçue par les Français

Rachid Kimoune, sculpteur, n'a pas ressenti la stigmatisation causée par le statut d'immigré. Quand il se souvient de ses années d'enfance dans l'Aveyron et évoque la France des années 1950 et 1960, on s'aperçoit des changements de la perception des immigrés du Maghreb qui se sont opérés dans la société française :

Quand j'étais petit, ceux qu'on appelait les immigrés, c'était surtout les Espagnols et les Portugais. Nous, on passait presque inaperçus. À cette époque, nous étions quasiment la seule famille arabe dans notre quartier. On était des immigrés en France comme les Auvergnats qui avaient migré à Paris (*Génération*, 2003 : 94).

Les attitudes discriminatives et racistes, teintées de suspicion et de xénophobie, de la part des Français face à la première génération des immigrés maghrébins, touchent de la même façon la seconde génération (Bouamama, Tévanian, 2005 : 243-254 ; Leveau, Schnapper, 1987 : 495, 512). Les stéréotypes qui apparaissent autour de l'immigration algérienne sont également, en partie, dus au fait que les immigrés ne créent pas de mécanismes structurels qui mèneraient à la construction d'un discours public dont l'absence aboutit à l'appellation « *jeunes issus de l'immigration* », réservée aux jeunes des cités, qui sont pourtant Français depuis deux ou trois générations (*Génération*, 2003 : 19, 54).

Même si le statut social et professionnel de toutes ces personnes confirment leur réussite, elles éprouvent le sentiment de faire partie de « *la France d'en bas* ». Pour sa part, Yamina Benguigui élargit encore cette distinction à celle de la « *la France du sous-sol* » (*Génération*, 2003 : 25, 45). Membres d'une population marginalisée, les immigrés deviennent objets de comportements avilissants. « *J'ai vu mon père se faire humilier par des secrétaires d'accueil à la sécu, tout ça parce qu'il ne prononçait pas bien tel ou tel mot* », avoue Aïda Touihri, journaliste sportive (*Génération*, 2003 : 119).

Le fait de subir des pratiques discriminatoires dans la vie professionnelle mène à une sorte d'exclusion ethnique. Ainsi le comédien Malik Faraoun déclare ne pas se sentir reconnu à sa juste valeur pour son travail : tantôt « *trop typé* », tantôt « *pas assez bazané* », il se rend compte qu'il est avant tout perçu comme membre d'une communauté. Il en est de même pour Hakim Bensaid à qui on a demandé de franciser son nom « *pour séduire certains clients* » (*Génération*, 2003 : 52).

Le bilan de la Marche

La Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983 représente pour toutes les personnes concernées la première forme de revendication d'une citoyenneté pleine et entière. De plus, elles mettent l'accent sur la médiatisation de l'événement : « *Les jeunes des banlieues, les visages de ces enfants ont occupé l'espace télévisuel et les rues provinciales* » (*Génération*, 2003 : 97). Dans cette optique-là, les « marcheurs » ont réussi à concentrer l'attention de l'opinion publique française sur l'existence et les problèmes d'un groupe social, jusque là silencieux et marginalisé dans l'espace public.

Pourtant, presque tous considèrent que la démarche de ces jeunes reste incomprise et n'a pas changé l'état d'esprit des Français :

Aujourd'hui, la situation est explosive, la rupture des jeunes beurs avec l'État républicain prend ses racines dans l'attitude de la France d'alors, qui n'a pas su serrer la main que lui tendaient ces jeunes.

On voit clairement qu'ils déconstruisent le mythe d'une France égalitaire et fraternelle en avouant : « La deuxième génération [des jeunes] a été sacrifiée, les dégâts sur la troisième sont encore pires » (*Génération*, 2003 : 109). Les problèmes qui restent irrésolus prennent forme de tensions et violences sociales et, par exemple, l'ampleur des émeutes de 2005 en est une illustration dramatique.

L'avenir de la France multiculturelle

Commençons par une opinion, assez ferme, formulée par Farid L'Haoua qui déclare ne rien voir de positif et qui peint une image assez sombre de la société française, de plus en plus radicale, où les attitudes racistes touchent les élites et la classe moyenne (*Génération*, 2003 : 19). D'autres personnes ne paraissent pas moins catégoriques dans leurs jugements en exprimant leur déception de l'image républicaine de la France et de son modèle d'intégration (Schnapper, 1992 : 11-12 ; *Génération*, 2003 : 104) :

La France multiculturelle est une illusion, il y a un écart entre l'idée d'une France métissée, solidaire, égalitaire et les réalités » (*Génération*, 2003 : 75). [...] La France est un pays où les idées mettent du temps à mûrir. Enfermée dans une bulle idéologique, celle par exemple de la croyance qu'elle a le meilleur système d'intégration, la France est passée à côté des grandes mutations et au final ne s'adapte pas bien (*Génération*, 2003 : 104).

Dans leur majeure partie, ils n'hésitent pas à critiquer les tentatives, inefficaces, de la République de vouloir lutter contre les replis communautaires, l'échec de ces politiques publiques ayant contribué à la ghettoïsation, générant du même coup de nouvelles formes de communautarisme, freins à l'insertion et facteurs d'isolation et d'exclusion.

Cependant, malgré les critiques formulées, les avis positifs sur l'intégration ne manquent pas. Tel est le cas d'Abdel Aïssou (sous-préfet de Nice au moment de la publication de l'ouvrage) qui n'est pas, d'ailleurs, le seul à souligner l'émergence d'une classe moyenne au sein de la communauté beure :

Mais il ne faut pas perdre de vue que l'intégration, ça fonctionne aussi. Un peu partout des enseignants, artistes, journalistes issus de l'immigration s'insèrent tranquillement dans le paysage français (*Génération*, 2003 : 27).

Son avis rejoint celui de Christian Delorme⁶ qui remarque qu'il serait faux d'ignorer la place que plusieurs jeunes Franco-Maghrébins occupent dans la société française (*Génération*, 2003 : 133). Dans ce sens-là, clamer l'échec total de l'intégration des Beurs serait injustifié. Toutefois, il formule aussi une opinion sur l'incapacité de la France à casser les mécanismes de discrimination, remettant en cause la confiance de nombreuses familles issues de l'immigration dans les valeurs républicaines (*Génération*, 2003 : 135). En effet, rien d'autre que la citoyenneté pleinement partagée peut rétablir la confiance des individus dans les principes républicains respectueux des différences.

Conclusion

Les narrations identitaires des Français issus de l'immigration, toutes subjectives, fragmentaires, personnelles qu'elles soient, démontrent les parcours individuels et par conséquent, les parcours collectifs des jeunes de la France des Trente Glorieuses et des années 1980 et 1990. Déterminés et marqués par le statut d'immigrés de leurs parents, ces individus qui se considèrent comme « *Français à part entière* » relatent, entre autres, leurs aspirations, leur volonté d'intégration, leur désir de reconnaissance sociale. Aussi expriment-ils dans leurs récits l'expérience d'une existence pleine de passions, de souffrances mais aussi de sentiments de solidarité et d'espoir. Le lecteur, confronté à leurs histoires, prend conscience des enjeux et du prix de l'intégration, qui d'ailleurs, n'est plus un processus anonyme mais aux visages de personnes concrètes, témoins de leurs temps. Par leur caractère de témoignages, à part entière, les narrations des *Génération Beurs* de 2003 acquièrent le statut d'un précieux document historique présentant le vécu d'une génération marquée par le passé colonial et la stigmatisation ethnique et économique.

Bibliographie

- BOUAMAMA Saïd, TÉVANIAN Pierre (2005), « Peut-on parler d'un racisme post-colonial ? ». in : *Culture post-coloniale 1962-2006. Traces et mémoires coloniales en France*, (P. Blanchard, N. Bancel éd.), Paris, Éditions Autrement, p. 243-254.
- Génération Beurs. Français à part entière* (2003), Sur une idée originale de Nora Barsali (textes et direction d'ouvrage), Avec François-Xavier Freland (textes) et Ann-Marie Vincent (photographies), Postface de Christian Delorme, Paris, Éditions Autrement.
- LEVEAU Rémi, SCHNAPPER Dominique (1987), « Être immigré en France », in : *Histoire de la vie privée*, (A. Prost, G. Vincent éd.), tome 5, Paris, Seuil, p. 492-526.

⁶ L'un des initiateurs de la Marche des Beurs, il est appelé « le curé des Minguettes » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Christian_Delorme).

MARC Édmond (2016), « La construction identitaire de l'individu », in : *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, (C. Halpern éd.) Paris, Sciences Humaines Éditions, p. 28-36.

NORA Pierre (sous la dir), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.

SCHNAPPER Dominique (1992), « Le modèle républicain français est-il en crise ? », *Écartis d'identité*, n° 63, p. 11-12.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Christian_Delorme [29.10.2015]

https://fr.wikipedia.org/wiki/Yamina_Benguigui [27.10.2015]

<http://www.franceculture.fr/oeuvre-generations-beurs-francais-a-part-entiere-de-nora-barsali> [22.10.2015]

http://www.pourlegalitefemmeshommes.fr/fileadmin/guide-Egalite-FH_2011.pdf [14.04.2016]

MALGORZATA KAMECKA

Université de Białystok

Courriel : m.kamecka@uwb.edu.pl